

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Deux textes d'Azorin :

I: Un hidalgo

II: Les vieux et les jeunes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1960, tome 58, p. 114-125

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

DEUX TEXTES D'AZORIN

Azorin est le pseudonyme littéraire de José Martínez Ruiz, écrivain espagnol né en 1874 à Alicante, sur la rive méditerranéenne de la Péninsule ibérique. Son œuvre comporte de nombreuses Nouvelles, des pièces écrites pour la scène, tous les aspects de la prose. Son genre : phrases brèves, culte du détail, paysages, rêves, nuances, tristesse des choses. Azorin appartient au groupe des auteurs périphériques qui se concentrent à Madrid et chantent le tragique paysage de la Castille.

I

Un hidalgo

C'est en 1518, 1519, 1520, 1521 ou 1522.

Cet hidalgo vit à Tolède. Sa vie a été racontée par l'auteur de « El Lazarillo de Tormes ».

La maison est grande, vaste ; le porche, obscur, couvert de gravier. Au-dessus de la porte donnant sur la rue, un énorme écusson de pierre. Le balcon est spacieux, orné de fers forgés.

A l'intérieur de la demeure, passé une grande salle et sa petite porte pratiquée dans le fond, on peut voir un petit patio clair, propre, pavé de grandes dalles entre lesquelles pousse de l'herbe.

Il n'y a dans toute la maison ni tapis, ni chaises, ni bancs, ni armes, ni miroirs, ni tableaux, ni tables, ni rideaux. Pas plus — et ceci est plus grave — de casseroles, de pots, de poêle, d'assiettes, de verres, de jarres, de couteaux, de fourchettes. Pourtant, cet hidalgo vit heureux — en réalité, la vie n'est autre que l'idée que nous nous en faisons —. Si nous entrons par la grande salle de droite, nous voyons une claie et une couverture : c'est le lit. Dans un angle du patio, une cruche pleine d'eau : ce sont les vivres.

Dans la maison règne un profond silence. La rue est étroite, tortueuse. La rumeur rythmée, faible, imperceptible, que font avec leurs rouets, quelques voisines, fileuses de coton, parvient jusqu'à nous. — Il s'agit de ces rouets sympathiques que vous aurez vus dans un tableau de Velasquez.

De temps en temps, on entend une chanson, quelquefois une romance ancienne — comme celles que chantent les cardeurs de Ségovie dans le roman « El Donado hablador » — ou bien, de loin en loin, l'air vibre du son cristallin d'une cloche — ces cloches que sonnent à Tolède les franciscains, les dominicains, les religieux de la Merci, les augustins, ou les capucins ; et si c'est le matin qu'elles annoncent, notre hidalgo quitte alors son grabat.

Il est six heures, six heures et demie, sept heures. A une extrémité du lit misérable, les chausses et le pourpoint qui ont servi de traversin à l'idalgo. Il les prend et s'en vêt ; saisit son sayon, qu'il secoue et nettoie ; puis, empoigne son épée. Avant de passer le ceinturon, il la tient un moment entre ses mains, la regardant avec amour, la contemplant comme l'on contemple un être aimé.

Cette épée, c'est toute l'Espagne ; cette épée, c'est toute l'âme de la race ; cette épée nous enseigne l'énergie, la valeur, la dignité, le dédain du mesquin, l'audace, la souffrance altière et silencieuse. Si cet hidalgo n'eût pas d'épée, comprendrez-vous qu'il ne pût vivre tranquille, heureux, content, dans une maison sans chaise, sans table, sans pots, sans plats ? Il la regarde, l'observe intensément, passe la main avec tendresse sur la large

coquille de la garde ; l'élève un instant et dit au petit garçon attentif qui lui sert de domestique :

— « Oh ! Si tu savais, petit, la valeur de cette épée ! Il n'est pas un marc d'or au monde pour lequel je la donnerais ! »

Puis, il la met au côté gauche, se saisit de la cape du banc où il l'avait déposée avec soin la nuit précédente. Après l'avoir bien déployée et s'en être drapé avec arrogance,

— « Lazare ! » dit-il à son domestique, « prends bien soin de la maison, je vais entendre la messe. »

Et il sort dans la rue. Ses pas sont lents ; la tête levée altièrement, toutefois sans insolence ; un bout de la cape rejetée par-dessus l'épaule. La main gauche a cherché le pommeau de l'épée ; s'y dépose avec volupté, avec une intime satisfaction.

Le bruit sourd de la porte qui se ferme retentit dans la rue. Les voisines fileuses ont abandonné un instant leurs rouets et se sont accoudées au balcon.

— « Voyez comme il est fier », dit l'une.

— « Il porte l'élégance », s'exclame une autre.

— « Quel bon gentilhomme ! » ajoute une troisième.

Et toutes ces modestes et espiègles petites Tolédanes rient de leurs rires cristallins — insouciantes, certainement un peu inconscientes — du bon hidalgo, digne et fier, qui s'éloigne à pas lents, majestueusement, en haut par la rue.

Ne voyez-vous pas un symbole dans ces rires joyeux ? N'en voyez-vous pas un dans ces fileuses qui travaillent à leurs rouets le jour durant et qui se moquent de cet hidalgo, leur voisin honnête, rêveur, vaillant, mais qui ne mange pas à sa faim ? Ne voyez-vous pas l'éternel et douloureux contraste — aussi vieux que le monde — de la réalité et de l'esprit ; des travailleurs prosaïques, sans lesquels il n'y a pas de vie, et de l'idéal, sans lequel, non plus, la vie ne serait possible ?

Cependant, les cloches des franciscains, des augustins, des dominicains, des religieux de la Merci, des capucins, des trinitaires, appellent leurs ouailles à la messe. Notre hidalgo pénètre dans l'une de ces petites églises

tolédanes, blanches, silencieuses, au fond desquelles le large grillage laisse parfois entrevoir les silhouettes mouvantes, noires et blanches, des religieuses. La messe achevée, rien n'est plus convenable que de faire une promenade aux alentours. Il fait un temps clair, tiède, souriant. Nous sommes dans la première moitié de l'automne. Les arbres jaunissent, commencent à perdre leurs feuilles, qui sont arrachées, secouées, emportées tout au long des chemins dans un mouvement sonore par le vent. Sur le ciel bleu, radieux, se détachent les coupoles, les clochers, les murs dorés, les murailles noîrâtres, les hauts miradors, les flèches de la ville.

Au loin, devant nous, de l'autre côté du Tage profond, dans le panorama brûlé, sobre, intense, bleu obscur, ocre éteint, vert sombre — les couleurs du Greco —, le semis des petites maisons tolédanes entourées de leurs jardins.

A cette heure calme de la matinée, ces vieux nobles — don Rodrigo, don Lope, don Gonzalo — sortent de la cité et se promènent dans les vergers ombreux. Ils arrivent en litière, puis cheminent un moment, courbés, las, chargés du poids de leurs campagnes glorieuses aux côtés d'Isabelle de Castille et de don Fernando. Puis, ces élégants avec leurs fraises empesées qui rêvent d'aller en Flandres, en Italie, et qui écrivent des billets d'amour où abondent les citations de Catulle et d'Ovide. Ces jolies demoiselles dissimulées dans leurs mantes larges et qui laissent voir, dans toute cette noirceur, la seule main blanche, douce, satinée, effilée, parfois ornée d'un bracelet filigrane d'or, travaillé par Alfonso Nunez, Juan de Medina, Pedro Diez, fins orfèvres tolédans. Ou bien ces duègnes octogénaires portant pantoufles, large toque et parfois une ombre de moustache, allant de maison en maison, couvertes de dentelles et de fanfreluches, connaissant les vertus curatives des herbes et qui probablement peuvent procurer une dent de pendu et un morceau de corde. Notre hidalgo se promène dans toute cette multitude d'amoureux et d'aimées.

N'avez-vous pas vu dans une certaine toile de Velasquez, « La Fontaine des Tritons », la manière dont

s'incline un galant devant une dame ? Ce geste suprême, soumis et altier en même temps, sobre, sans exagération gênante, sans la petite touche d'affectation française, discrète, élégante, légère.

Ce geste unique, merveilleux, seule l'Espagne l'a eu. Cette inclinaison souple, c'est toute la vieille et légendaire courtoisie espagnole ; ce geste, c'est Giron, Infatado, Lerma, Uceda, Alba, Villamediana ; ce geste, c'est celui que fait notre hidalgo devant quelques dames voilées qui se promènent dans les bosquets. Il parle avec elles, fait de l'esprit, rit, conte ses aventures. Quelquefois, ces dames, au cours d'un bavardage, insinuent — vous en connaissez la manière —, expriment le désir de goûter ou de prendre quelque rafraîchissement. Notre ami éprouve alors un moment de vagues angoisses ; allègue une obligation urgente et prend congé. Elles sourient sous leurs mantes. Il s'éloigne, lent, désinvolte, serrant la poignée de son épée avec une légère crispation. Ainsi passe la matinée.

Douze sonores et graves coups de cloche ont retenti à la cathédrale. Il faut rentrer. Déjà, dans toutes les salles à manger de la ville, on met sur les tables les nappes blanches de lin ou damassées. Notre hidalgo retourne à sa demeure. Et là, à cet instant, commence une heure douloureuse. Vous êtes-vous promené dans une pièce de votre maison silencieuse, isolé de tout, en ces moments de profonde contrariété qui embrument votre esprit ? Vous ne ressentez ni colère ni lamentation : il s'agit d'une angoisse intime, douce ; une noble harmonie avec le destin qui vous paralyse.

Ainsi cet hidalgo marche par les chambres et les corridors de sa maison. Pendant qu'il se promène ainsi, on frappe à la porte : c'est Lazare. Un instant, peut-être, y eut-il une ombre au front de notre ami ? le voilà tout de suite rasséréiné.

— « Lazare, pourquoi n'es-tu pas venu dîner ? » dit-il en souriant à son domestique. « Je t'ai attendu, et voyant que tu ne venais pas, j'ai mangé. »

Lazare n'a pas mangé, mais il a apporté quelques croûtons de pain et un pied de veau qu'il a mendié par la ville, à ce qu'il dit.

— « Lazare ! » se force à dire affablement le gentilhomme, « je ne veux pas que tu demandes l'aumône, on pourrait croire que tu mendies pour moi... »

Lazare s'assied sur le banc et se met à manger. Le gentilhomme marche de long en large et le regarde.

— « Tu as l'air d'avoir de l'appétit, Lazare ! » dit-il pour la troisième fois, « est-ce un pied de veau ? »

— « C'est un pied de veau, Monsieur », répond Lazare.

— « Je te le dis, » continue le bon hidalgo, « il n'y a pas, à mon goût, de meilleur morceau au monde. »

Lazare, qui sait que son maître est à jeun, lui offre alors un bout de la viande. L'hidalgo hésite un peu — pardonnons-lui ce renoncement pénible ; il mange enfin. En cet instant d'embarras, combien de sentiments auront passé par l'esprit de cet homme héroïque ?

Dans l'après-midi, le gentilhomme retourne se promener dans les rues tolédanes. Peut-être converse-t-il avec quelques amis, quoiqu'il dise ne pas en avoir — un autre trait sympathique —, ou peut-être regarde-t-il depuis la falaise courir les ondes paisibles et rougeâtres au fond du fleuve ?...

Les petites cloches des couvents sonnent à nouveau. Notre ami va-t-il à une neuvaine, à un trisagion, à un sermon ? Quand, de retour, il rentre chez lui, il dit à Lazare :

— « Lazare, ce soir il est déjà tard pour faire des achats. Nous nous approvisionnerons demain, quand il fera jour. »

Puis il dépose sa cape avec soin sur le banc — après l'avoir bien pliée —, se déshabille et se couche.

Ceci se passe en 1518, 1519, 1520, 1521 ou 1522.

En ce même siècle, une femme, grand connaisseur d'âmes — Thérèse de l'Enfant Jésus — écrivait ce qui suit dans le livre « Les Fondements » : « Il existe des personnes très honorables, qui, quoique mourant de faim, préférèrent cela que de l'avouer aux autres. »

Voilà la grandeur espagnole : la simplicité, le courage, la souffrance intense et silencieuse sous l'apparence de la sérénité.

C'est l'une des racines de la patrie qui va se desséchant.

II

Les vieux et les jeunes

Bien souvent, on parle des jeunes et des vieux. Le problème des jeunes et des vieux est éternel. Il durera autant que durera l'humanité. Devant les nouvelles générations, quelle attitude doivent adopter les vieux ? Comment un jeune voit-il un vieux et comment un vieux voit-il un jeune ? Ces interrogations contiennent de véritables énigmes psychologiques. Elles concrétisent la grande question qui tourmentera toujours les hommes. Le problème du temps et de l'espace est permanent entre jeunes et vieux.

Un homme parvenu à soixante ans, à soixante-cinq, à soixante-dix ans, accumule une grande expérience. Ce qu'il n'a pas retenu au cours de la vie, il ne pourra pas l'apprendre dans les livres. Seuls le plaisir et la douleur vécus donnent à l'être humain une sagesse profonde, intime.

Supposons un homme arrivé à la vieillesse qui aurait conservé une curiosité insatiable. Il lit beaucoup de livres intéressants. Il assiste à des congrès ou à des réunions sociales. Il voyage. Il converse avec des intellectuels et des hommes humbles. Il aime s'entretenir soit avec des érudits, soit avec des laboureurs ou des ouvriers. Les années ont passé et malgré de douloureuses expériences, il y a une certaine candeur dans

son esprit, qui le maintient enfant. L'étrangeté de cette psychologie est le fait qu'étant vieux, il se sent jeune. Il se regarde dans un miroir et il y voit son visage sillonné de rides indésirables.

S'il s'en va se promener, il marche moins longtemps qu'il y a dix ans. S'il lit, il ne peut continuer sa lecture plus d'un certain temps. Et pourtant, il se sent jeune. Ce vieux, par son esprit et sa sensibilité, ne se considère pas séparé des nouvelles générations. Parfois, dans ses moments de méditation, il se plaît à évoquer ses contemporains. Il revoit le visage ou la silhouette de tel compagnon de son époque. Il était alors un enfant, il pouvait avoir huit ou dix ans ; et tous, maintenant, en ont cinquante ou soixante. Aujourd'hui, il ne peut vraiment déterminer avec exactitude l'âge de ces personnes. Pour qu'un homme soit vieux, pour qu'il soit considéré comme tel, quel âge doit-il avoir ?

Il est indubitable que pour un enfant, le degré de respectabilité importe beaucoup. Ses maîtres, ses parents, les amis de ses parents, les hommes éminents dont il voit les portraits dans les journaux — et quelquefois même dans la rue —, sont revêtus de cette respectabilité. Et lui, alors ? pour les jeunes, pour ceux qui le regardent de leurs dix, quinze ou vingt ans, est-il réellement « respectable » ? Est-il comme ces messieurs qu'il a vus dans son enfance et dans son adolescence ? Il se refuse à le croire. Tout, physiquement, lui dit oui, et tout, spirituellement, lui dit non. Alors, poursuivant son raisonnement, il se demande si la loi humaine l'a épargné. Suis-je une exception psychologique parmi les hommes ? Il n'y a pas de telles exceptions. Le vieux dont nous parlons, est aussi respectable, aussi important, aussi sérieux que ceux d'autrefois. Il ne le remarque heureusement pas. Son esprit est vraiment jeune et l'homme évolue dans une ambiance fictive. Il ne pourra jamais se défaire de cette illusion. Personne ne pourra l'éviter. Le temps poursuivra son œuvre destructive, mais il conservera une parcelle de jeunesse vivace.

Ainsi pense-t-il, mais il s'illusionne et le temps le lui démontrera. Et l'espace lui dira aussi son erreur. Quoi

qu'il fasse, ses sentiments ne sont plus les mêmes que ceux qu'il avait il y a trente ans. Il accomplit les mêmes efforts qu'auparavant, mais l'espace n'est plus le même.

La jeunesse ou la vieillesse considère l'espace et le temps d'une façon différente. Une heure et un jour ne sont pas pour un vieux ce qu'ils sont pour un jeune. Un an représente à soixante-dix ans un poids énorme, négligeable pour un jeune. A un certain âge, chaque minute est déterminante. On sait qu'il reste peu de temps à vivre, et l'on jouit instinctivement du moment. On ne peut lire à soixante-dix ans ce qu'on lisait à trente. A trente ans, on peut tout lire sans craindre de perdre son temps. A soixante ans, on ne lit que ce qui vaut la peine d'être lu, le temps pesant davantage. Mais est-il véritablement plus bref ? En une heure, un vieux ou un jeune ont-ils les mêmes impressions ?

Nous entrons ici sur un terrain psychologique très délicat. Tout ce que l'on peut dire, n'est qu'hypothèses. Chacun ne peut parler que de sa propre expérience. Plus que jamais se vérifie le dicton populaire : « Chaque homme est un monde ». Le temps sera plus important et plus bref pour un vieillard que pour un jeune. Cependant, un vieux, ne savoure-t-il pas plus qu'un jeune le temps qui passe ? Dans le bref laps de temps d'une heure, un vieillard sentira plus intensément qu'un jeune. Quant à l'espace, dans un cercle restreint, un vieux trouvera plus de champ pour sa sensibilité qu'un jeune. La diversité, les nuances, qui peut-être n'existeront pas pour un jeune, seront pour une personne âgée d'un effet prodigieux.

La maladie remplace en quelque sorte la vieillesse. Souvenons-nous d'un petit recueil de lettres de Maupertuis — imprimé à Berlin à la fin du XVIII^e siècle — dans lequel on trouve quelques pages consacrées à la maladie. L'auteur parle, non des maladies aiguës et brutales, mais des maladies longues et graves. Le malade, en ces cas, se voit obligé de restreindre énormément sa vie. La douleur et le danger le contraignent à se passer d'une foule de choses usuelles, pour ne garder que les utiles. Et dans ce champ limité, loin du contact vivifiant et aigu de la nature, le malade perçoit des nuances

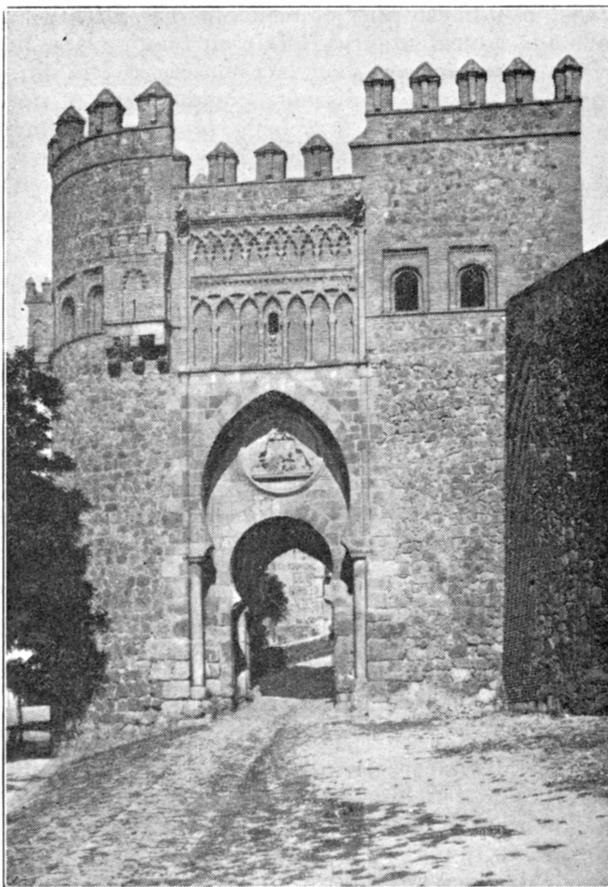
et des couleurs changeantes, qui pour le commun des mortels seraient insaisissables. Un fait inattendu, à peine agréable pour les autres, est un moment de douceur intime. Dans la lumière, l'obscurité, le silence, dans le ton d'une voix qui lui parle, dans la main qui le caresse, le malade trouve un repos — quoique momentané — aussi apaisant que pourrait l'être un plaisir fort et profond pour un homme en santé.

Ce qui est valable pour le malade, l'est aussi pour le vieillard. Le vieillard est un malade sain ; sain jusqu'à un certain point. Le vieux circonscrit sa vie. Il renonce à ce dont il jouissait auparavant. A la mobilité succède l'inaction. Et comment l'œil de l'immobile voit-il la mobilité ? Et comment l'homme qui ne peut plus aller et venir juge-t-il les agitations humaines ? De la psychologie, dans laquelle nous étions demeurés jusqu'ici, nous entrons dans le domaine de la morale. Quelle délicate affaire que la morale ! Et quelle terrible situation que celle d'être jugé vieux, quand on se sent jeune ! La mobilité tend à l'immobilité. La vie intensément vécue par les vieux n'est qu'un instant, tandis que la pérennité est tout le reste du temps. Cet instant n'est pas présent, mais passé. Ce ne sont pas les temps actuels qui sont inclus dans cet instant, mais les temps passés. L'époque passée, quand le vieux d'aujourd'hui était jeune. Il ne s'est pas passé alors ce qui se passe aujourd'hui. Aujourd'hui, tout est bouleversé. Aujourd'hui, il se passe des choses qui n'étaient jamais arrivées. Aujourd'hui, même les femmes ne sont pas aussi jolies qu'autrefois et les jeunes n'ont pas autant de talent ! On vit d'une façon trépidante et on ne pense pas. La culture est en décadence. Et si ce n'était une hyperbole inadmissible, nous ajouterions — ajouterait le vieillard amoureux du passé — que même les lois cosmiques ont changé et que, autrefois, il ne faisait pas aussi froid que maintenant, ni l'été n'était aussi étouffant ! Et le jeune qui écoute, attentif et discret, sourit imperceptiblement...

AZORIN

dans « *Trasuntos de Espana* »

trad. par Derik ILGIN, 6^e Comm.



Cliché Benziger, Einsiedeln

La Puerta del Sol à Tolède



Cliché Benziger, Einsiedeln

La cathédrale de Tolède